EXAMEN
DE
BÉLISAIRE.

EXAMEN

DU

BÉLISAIRE

DE M. MARMONTEL.

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.
Horat. de arte poëtica.

A PARIS,

Chez H. C. De Hansy le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVII.

EXAMEN
DE
BÉLISAIRE.

L'HISTOIRE de Bélisaire, vainqueur des Parthes en Asie, des Goths en Italie, des Vandales en Afrique, disgracié plusieurs fois par l'Empereur Justinien, est une histoire des plus intéressantes de l'antiquité. Mais s'il est constant que ce fameux Général a été la victime de l'envie & de la calomnie, il n'est pas également avéré qu'il ait été réduit à mendier son pain, après avoir eu les yeux crevés par l'ordre de ce même Empereur dont il avoit affermi le trône & étendu si loin les conquêtes : cependant cette opinion a prévalu ; c'est celle qu'a suivie M. Marmontel dans le Roman qu'il vient de donner au public.

Cèt écrivain ingénieux, qui a trouvé le ſecret de faire goûter des leçons de vertu & d'honnêteté, en les préſentant ſous les appas flatteurs d'une fable intéreſſante, & en les embelliſſant par les charmes du ſtile, annonce dès le frontiſpice que ſon intention eſt de peindre un grand homme dans l'adverſité. C'eſt un ſpectacle * digne des regards de Dieu, qu'un héros aux priſes avec la mauvaiſe fortune. Mais M. Marmontel, ſi heureux & ſi eſtimable dans ſes autres Contes Moraux, a-t-il répondu dans celui-ci à l'attente du public ? Sa piéce eſt-elle conforme aux régles de l'art ? Son plan eſt-il bien conçu, bien exécuté ? Les caracteres des acteurs qu'il introduit ſur la ſcène ſont-ils bien frappés ? La ſageſſe & la vérité ont-elles en tout point dirigé ſa plume ? C'eſt ce que je me propoſe d'examiner, après avoir fait l'analyſe de cet ouvrage, afin de rapprocher les objets ſous les yeux du lecteur.

* *Ecce ſpectaculum Deo dignum vir fortis cum malâ fortunâ compoſitus.* Senec.

ANALYSE
DE
BÉLISAIRE.

PREMIER CHAPITRE.

UN ſoir après l'exercice de la chaſſe, quelques jeunes Seigneurs de l'armée de Juſtinien ſoupoient enſemble dans un château de la Thrace, lorſqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hoſpitalité. C'étoit Béliſaire : il ſe fait connoître à eux après leur avoir donné des leçons de ſageſſe & de vertu, & paye ſon aſyle en leur diſant la vérité.

Le jeune Tibere, qui depuis fut un Empereur vertueux, étoit du nombre des chaſſeurs. Il eſt encore plus frappé que

les autres de la dignité & de la fermeté avec laquelle ce vénérable vieillard avoit parlé du dévouement à la patrie, de l'amour de la gloire, de l'enthousiasme pour la vertu qui devoient animer des personnes de leur état. Il assure un de ses amis que jamais les paroles de cet aveugle à cheveux blancs ne s'effaceront de son ame. Ce récit vient à l'oreille de Justinien : il parle à Tibere, il desire voir & entendre Bélisaire, sans être connu : il ordonne à ce jeune Prince de suivre les traces de ce héros, & de l'attirer dans une maison de campagne qui étoit sur sa route, où il veut se rendre secrétement. Tibere obéit avec transport, & dès le lendemain il prend la route que Bélisaire avoit suivie.

Second Chapitre.

Bélisaire s'acheminoit en mendiant vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendoit. Arrivé le soir dans un village, l'enfant qui le guidoit, s'arrête

à la porte d'une maiſon où le maître du logis rentroit avec ſa bêche à la main. Béliſaire s'annonce à lui comme un vieux ſoldat : il eſt bien reçu, ſoupe avec la famille de ſon hôte. Ils parlent des guerres d'Italie contre les Goths, de celle d'Aſie contre les Perſes, de celle d'Afrique contre les Vandales & les Maures. Vous avez donc fait toutes les campagnes de Béliſaire, dit le villageois ; nous ne nous ſommes point quittés, répond le héros inconnu. Buvons à la ſanté de votre Général, lui dit ſon hôte, & puiſſe le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en ſa vie ! L'énigme eſt expliquée ; ce villageois, c'étoit l'infortuné Gelimer, mené par Béliſaire en triomphe à Conſtantinople avec ſa femme & ſes enfans. Il y avoit bientôt ſix luſtres qu'il vivoit dans cette ſolitude, & ſes malheurs lui avoient appris à s'élever au deſſus des caprices de la fortune. Béliſaire pour motif de conſolation lui découvre qui il eſt, & lui raconte ſes malheurs ; Gelimer

s'écrie éperdu & hors de lui-même : & quels ſont les Monſtres ?.... Les envieux, dit Béliſaire ; ils m'ont accuſé d'aſpirer au trône quand je ne penſois qu'au tombeau. Gelimer veut l'engager à paſſer avec lui les derniers momens d'une ſi belle vie. Béliſaire répond qu'il ſe doit à ſa famille, qu'il va mourir dans ſes bras ; & lui dit adieu.

Troisiéme Chapitre.

Il approchoit de l'aſyle où ſa famille l'attendoit, lorſqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Un parti de Bulgares venoit de pénétrer dans la Thrace. Leur Prince apprend que Béliſaire étoit ſorti de priſon ; inſtruit de la route qu'il avoit priſe, il le fait ſuivre par quelques-uns des ſiens, qui le joignent, l'enlévent & le font monter ſur un courſier ſuperbe. Ils le conduiſent dans un château qui étoit la maiſon de plaiſance d'un vieux courtiſan, appellé Beſſas, qui s'y étoit retiré

avec dix mille talens, fruit des horribles concuſſions qu'il avoit exercées. Ils y entrent l'épée à la main, & trouvent Beſſas à table, environné de flatteurs : ils font main baſſe ſur lui & ſur tous les convives, & font aſſeoir Béliſaire à la place du maître indigne. Béliſaire leur témoigne le chagrin mortel qu'il a de ce qu'ils ont fait couler autour de lui le ſang de ſes compatriotes, & les prie ou de le faire mourir, ou de lui promettre de ne rien faire de pareil tant qu'il ſera avec eux. Ils lui promettent. Leur général comblé de joie de le voir arriver dans ſon camp, lui fait l'accueil le plus favorable. Apprens-moi, magnanime vieillard, lui dit-il en particulier ; apprens-moi à vaincre mes ennemis, & à te venger du tyran de Byſance. Vous voulez donc, lui répondit Béliſaire, qu'il ait eu raiſon de me faire crever les yeux. N'attendez de moi ni révolte ni trahiſon. Il l'exhorte au contraire à ſe faire allié & ami de Juſtinien. Le Bulgare admire une fidélité ſi digne d'un autre prix : il lui offre des pré-

ſens. Bélisaire n'accepte que de quoi ſe nourrir lui & ſon guide ; & la même eſcorte le remit où elle l'avoit rencontré.

Quatrieme Chapitre.

Il approchoit du château où ſa famille s'étoit retirée, lorſqu'étant arrivé à un village voiſin, il eſt ſurpris d'entendre dire : le voilà ; c'eſt lui-même. C'étoit toute une famille qui venoit au-devant de lui, à la tête de laquelle étoit un vieillard qui ordonne à ſes deux filles & à ſon fils d'embraſſer les genoux de leur libérateur. Diſpoſez de nous, lui diſent-ils, & de nos biens ; ils ſont à vous. Le jeune Seigneur (c'étoit Tibere) qui nous a ordonné de veiller à votre paſſage, vous en offrira davantage ; mais non pas de meilleur cœur que nous, le peu que nous avons. Bélisaire rend graces au vieillard, lui demande s'il eſt auſſi heureux que bienfaiſant, ſi ſon fils étoit ſage & laborieux. Sur la réponſe du vieillard, Bélisaire s'écrie : Que je vous porte envie !

On fert un repas champêtre, après lequel Bélisaire prit congé de ses hôtes. Le fils accompagne son général; car il avoit eu l'honneur de servir sous ses drapeaux : il lui offre de le venger du barbare qui l'avoit réduit dans un état si misérable. Eh ! de quel droit me vengeriez-vous, lui dit le vieillard d'un ton imposant ? Quoi, je ferois d'un bon soldat un assassin; d'un fils vertueux & sensible un scélérat, un forcené ! c'est alors que je serois digne de tous les maux qu'on m'a faits. Le jeune homme rougit de son emportement, & quitte Bélisaire après s'être prosterné à ses pieds.

Cinquième Chapitre.

L'aventure de Bélisaire avec les Bulgares l'avoit détourné de sa route. Tibere l'avoit devancé. Antonine, femme de Bélisaire, & Eudoxe sa fille s'étoient retirées après sa disgrace dans un château solitaire & ruiné; le bruit d'un char dans la cour les avoit fait tressaillir. La fille

accourt le cœur saisi & palpitant ; au lieu de son pere elle voit un jeune inconnu. Un vieux domestique de la maison, appellé Anselme, aborde Tibere. Tibere lui demande si ce n'est point là que Bélisaire s'est retiré : il apprend qu'il est attendu de la femme & de la fille : il les assure que Bélisaire est en liberté, qu'il vient ; qu'ils vont bientôt le voir ; qu'il lui avoit parlé, & qu'il venoit lui-même lui offrir les services d'un bon voisin : mais en même temps il leur annonce qu'ils verroient Bélisaire autant malheureux qu'il étoit possible.

Sixieme Chapitre.

Bélisaire en ce moment même entroit dans la cour du château. Le fidéle Anselme le voit, reconnoit son maître ; mais s'appercevant qu'il est aveugle : ô Ciel, dit-il, ô mon bon maître ; est-ce pour vous voir en cet état que le pauvre Anselme a vécu ! Eudoxe ne fait qu'un cri, & tombe évanouie ; Antonine qu'une fé-

vre lente conſumoit, s'élance de ſon lit, avec les forces que donne la rage : elle veut ſe précipiter. Les monſtres... s'écrie-t-elle ; voilà ſa récompenſe ! De cet accès elle tombe dans un abattement mortel, & expire quelques heures après. Bélifaire laiſſe un libre cours à la douleur de ſa fille & à la ſienne ; mais bientôt il ſe releve de ſon accablement avec la force d'un héros ; aſſiſté de Tibere, appuyé ſur ſa fille, il rend à Antonine les devoirs de la ſépulture.

Touché de la généroſité de Tibere, il lui demande qui il eſt : il apprend qu'il eſt un de ces chaſſeurs à qui il avoit demandé l'aſyle. Tibere le ſollicite vivement de venir demeurer avec lui ; Bélifaire lui replique, qu'il ne veut pas l'envelopper dans la diſgrace d'un proſcrit. Le jeune homme ſe retire affligé, & fait à l'Empereur le récit de ce qui s'étoit paſſé. L'Empereur prend la réſolution d'aller voir ce malheureux vieillard & de paſſer pour le pere de Tibere. Une maiſon de plaiſance à moitié du chemin

de la retraite de Bélisaire fut le lieu d'où l'Empereur se dérobant aux yeux de sa cour, alla le voir le lendemain.

Septiéme Chapitre.

Bélisaire, à leur arrivée, se léve pour les recevoir. L'Empereur à sa vue jette un cri de douleur, & se couvre les yeux avec sa main, comme indigne de voir le jour que Bélisaire ne voit plus. Quel cri viens-je d'entendre, demande le vieillard ? c'est mon pere que je vous amene, dit Tibere, & que votre malheur afflige sensiblement. Bélisaire lui tend les mains pour l'embrasser, le prie de modérer cet excès de compassion, & lui parle de son fils. Permettez, lui dit l'Empereur, qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. La conversation s'engage ; Bélisaire apprenant que Tibere est d'une ancienne noblesse, lui détaille les devoirs & les obligations des nobles ; il l'exhorte surtout à se donner de garde de l'ambition qui, ayant un faux air de noblesse, se

gliſe aiſément dans le cœur d'un jeune-homme bien né. Juſtinien pénétré, attendri, conjure le héros d'agrandir l'ame de ſon fils, qui eſt né pour vivre à la Cour, & qui ſera peut-être un jour admis dans les conſeils du prince. Béliſaire ſe rend à leurs vœux. Vous méritez, dit le héros, que je vous parle à cœur ouvert. Tel fut leur premier entretien.

Huitiéme Chapitre.

Le jour ſuivant vers le ſoir, Juſtinien retourne à la même heure trouver Béliſaire, & lui communique les ſérieuſes réflexions qu'il avoit faites ſur les dangers du rang ſuprême. A cette occaſion Béliſaire lui détaille fort au long les devoirs d'un Roi, & les obligations qu'il contracte : ſes peines ſont infinies, & ſes plaiſirs ſont bornés au cercle étroit de ſes beſoins. La facilité à jouir de tout, fait qu'on n'eſt ému de rien : l'habitude réduit à l'inſipidité la douceur des biens qu'on poſſéde. La gloire des armes peut-elle être

un plaiſir bien doux pour un Prince né ſenſible ? L'amour de la guerre eſt le monſtre le plus féroce que notre orgueil ait enfanté. Le bonheur même de faire des heureux eſt encore mêlé d'amertumes. Faut-il donc dépoſer la couronne ? non ; mais il faut remplir avec conſtance ſa deſtinée & ſes devoirs, s'enyvrer de l'enthouſiaſme du bien public, & attendre de ſa vertu le dédommagement & le prix de ſes peines. L'Empereur ſe retire le cœur déchiré. Il annonce à la Cour le lendemain qu'il veut ſe promener ſeul dans la forêt voiſine. Tibere l'y attendoit. Ils partirent enſemble & vinrent trouver le héros, & la converſation continue.

Neuviéme Chapitre.

On demande, dit Bélisaire, s'il eſt poſſible d'aimer la vertu pour elle-même. Il prétend que l'intérêt de la vertu peut s'ennoblir comme celui de l'amitié. Un jeune Prince doit ſçavoir, que s'il veut

être libre, puiſſant, riche, obéi, eſtimé, honoré, c'eſt de la vertu ſeule que dépendent ces avantages; qu'il n'y a de pouvoir abſolu que celui des loix; & que celui qui veut régner arbitrairement eſt eſclave : que l'art de régner conſiſte à ſuivre les mouvemens d'un eſprit juſte, & d'un bon cœur. Un Prince doit ſe perſuader que l'Etat & lui ne font qu'un, & ne compter pour ſes vrais biens que ceux qu'il aſſure à ſon peuple : il doit regarder la propriété comme un titre indigne de la couronne. *Il ſera juſte par intérêt, modéré par ambition, bienfaiſant par amour de ſoi-même.* Voilà dans quel ſens la vérité eſt la mere de la vertu. *Pour lui le vrai c'eſt* le juſte & *l'utile.* Voilà ce qui doit l'occuper toute ſa vie. S'étudier ſoi-même, & étudier les hommes; c'eſt ce qui s'appelle aimer la vérité. A ces mots ils ſe ſéparent; mais le lendemain à la même heure, Bélifaire les attendoit au pied d'un chêne antique.

*

Dixiéme Chapitre.

Justinien & Tibere qui s'avançoient, l'entendent faire avec lui-même l'éloge de la bienfaiſance. C'eſt cette vertu qui eſt l'objet de cette converſation. Il n'en eſt pas qui ait plus de charmes, dit Juſtinien ; encore faut-il modérer ce doux penchant, reprend le héros : s'il n'eſt éclairé & réglé par la juſtice, il dégénere en un vice tout oppoſé. La bienfaiſance conſiſte moins à répandre qu'à ménager. Un Prince, pour éviter la ſéduction, doit avoir des amis, n'avoir point de favoris, & oppoſer à l'intrigue la volonté du bien. C'eſt le moyen d'exciter l'émulation, & d'interdire aux ambitieux les manéges & les ſurpriſes. Une cour intriguante eſt le chaos des paſſions. De-là le relâchement du zèle, l'oubli du devoir, l'audace du crime. Tel eſt le régne de la faveur, elle hâte la décadence d'un Empire. Mais ſi un Etat eſt foible & languiſſant, le remede, ainſi que le mal, eſt dans la nature des choſes, & nous n'avons

vons qu'à l'y chercher. Eh bien, dit l'Empereur, daignez faire avec nous cette recherche conſolante.

Onziéme Chapitre.

Justinien plus impatient que jamais de revoir Béliſaire, vint le preſſer le jour ſuivant de déchirer le voile qui depuis long-temps lui cachoit les maux de l'Empire. Béliſaire ne remonta qu'à l'époque de Conſtantin. Ce Prince ne vit pas, dit-il, que tranſporter le ſiége de l'Empire à Conſtantinople, c'étoit en ébranler au phyſique & au moral les plus ſolides fondemens, puiſque la nature elle-même avoit fait de l'Italie le ſiége des maîtres du monde ; au lieu que dans Byſance, tout eſt tranſplanté, rien n'eſt enſemble, l'eſprit national n'a plus de caractere, le germe de la vertu eſt détruit, il faut le ſemer de nouveau. Les ſuccès même des armes ſont ruineux à l'Etat, & le moyen d'éviter la guerre n'eſt pas d'acheter la paix, il faut de bonnes armées & ſur-tout

des peuples heureux. L'oppreſſion excite la révolte qui rompt tous les nœuds de la paix. Il faut que le peuple ſoit docile & fort ; il ſera l'un & l'autre, ſi ceux qui exercent ſous le Souverain l'autorité, ſentent le frein de la juſtice ; & vous verrez demain que l'art de gouverner eſt moins compliqué qu'on ne penſe.

Douziéme Chapitre.

Le lendemain le bon aveugle & ſes deux hôtes reprennent leur entretien. Un Prince qui veut régner par lui-même, leur dit Béliſaire, doit ſçavoir tout ſimplifier. Son premier ſoin eſt de connoître ce que ſes peuples attendent de lui, & ce qu'il a droit d'exiger d'eux, il doit abréger les détails de l'adminiſtration, éclairer la perception des impôts, ſimplifier la régie. La ſociété primitive a été diſtribuée en trois claſſes, qui doivent s'aider mutuellement, l'une à tirer du ſein de la terre les choſes néceſſaires à la vie ; l'autre à donner à ces productions la forme

& les qualités relatives à leur uſage ; & la troiſiéme à la régie & à la défenſe du bien commun. Dans cette inſtitution tout ſert, tout paye le tribut, & c'eſt à cet ordre ſi naturel que ſe réduit l'économie d'un gouvernement équitable. Que le poids des dépenſes publiques ſoit diſtribué ſelon les forces & les facultés de chacun, ce poids ſera léger pour tous. Puniſſez les oppreſſeurs, tels qu'ils ſoient, & l'égalité deſirée ſera rétablie. Rétabliſſez auſſi les agens ſpécialement chargés du ſoin de recevoir les plaintes du peuple pour en informer l'Empereur. Qu'on rende à la diſcipline militaire ſon auſtérité & ſa vigueur ; on trouvera alors qu'il y a par-tout des gens de bien, & s'il en manque, on en fait renaître. Le Prince n'a qu'à vouloir, il ſuffit qu'il les aime & qu'il ſçache les diſcerner. Ce ſera demain un entretien conſolant pour nous.

Treiziéme Chapitre.

L'affabilité, continua Béliſaire, eſt l'aimant de la vérité : la voix publique c'eſt

l'oracle des Souverains; & l'on ne fait que de bons choix quand on se décide par elle. Du reste, le choix du monarque ne roule que sur deux objets, sur ses Conseils & sur ses agens. S'il a bien choisi les uns, je lui réponds du choix des autres. Mais pour trouver des hommes vertueux, il faut extirper la cupidité, cette racine commune de presque tous les vices de la cour. C'est encore au luxe qu'il faut s'en prendre; c'est par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

J'ai peine à croire que le luxe soit bon dans les villes; mais je suis bien sûr qu'il est funeste dans les armées; je l'avois banni de ma tente, & dévoué au mépris. Le luxe, loin de faire fleurir les Etats, n'est bon qu'à tarir les sources du luxe. Une cour d'où sera banni le luxe, l'intrigue & la faveur, si elle n'est pas la plus brillante, sera la plus heureuse. Mais c'est moins des loix que de l'opinion qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs; les mœurs seconderont les loix, & l'opinion soulagera la force. L'ordre

rétabli, un Prince entendra les vœux, les louanges d'un ſiécle heureux. Tandis que Béliſaire parloit, Juſtinien admiroit en ſilence l'enthouſiaſme de ce vieillard, qui triomphoit à la ſeule idée de rendre ſa patrie heureuſe & floriſſante. Son aimable fille vint l'avertir que ſon ſouper l'attendoit : c'étoit un plat de légumes qu'elle lui ſervit elle-même.

Allons nous-en, dit à l'oreille Juſtinien, frappé de la frugalité de ce heros. Cet homme-là me confond. Le lendemain il va le retrouver, & lui propoſer les reflexions qu'il avoit faites.

QUATORZIIME CHAPITRE.

Je ſçavois bien, dit le vieillard, que je vous laiſſerois des doutes, mais j'eſpere les diſſiper. Les dépenſes de la cour ſont réduites; nous en avons banni le luxe & la faveur. Paſſons à la ville. De ce peuple oiſif & innombrable qui eſt à charge à l'Etat, qu'on ne retienne que ce que l'induſtrie peut occuper & nourrir, &

que du reſte on faſſe d'heureuſes Colonies : elles repeupleront l'Etat, & vivront du fruit de leur peine. Tant de braves ſoldats que vous laiſſez languir dans la miſere & dans l'oiſiveté ne demandent pas mieux que d'aller cultiver & garder leur champ de victoire ; ils y vivront de leur travail. Qu'on diſperſe & qu'on donne des terres vagues & incultes à ces eſſains de barbares qui ſe préſentent en foule pour être admis dans nos provinces. Ignorez-vous à quel point la proſpérité, l'abondance, la population peuvent multiplier les forces d'un Etat.

Alors on pourroit rendre tout cet Empire militaire, enſorte que tout homme libre ſoit ſoldat, mais ſeulement pour la défenſe du pays. L'Etat n'en auroit pas moins ſes légions Impériales qui ſe porteroient d'un poſte à l'autre où le danger les appelleroit. Eh ! qui vous répond, dit Juſtinien, que dans un Empire tout militaire les peuples ſeront bien ſoumis ! Qui m'en répond, dit le vieillard ! Leur intérêt, la bonté de vos loix, l'équité du

gouvernement modéré, vigilant & sage. Adieu mes amis; *c'est un travail pénible que de changer la face d'un Empire.* Il est temps de vous reposer : cependant il me reste encore à vous parler d'une *calamité* * qui m'afflige sensiblement, & à laquelle je veux intéresser mon cher Tibere. *Il a de grandes vues*, dit l'Empereur, en s'en allant.

Quinziéme Chapitre.

Le quinziéme Chapitre roule tout entier sur la religion. Justinien est représenté aux prises avec Bélisaire sur cet important objet. Ce général s'est fait une religion bien douce, &, selon lui, c'est la bonne. Une religion subordonnée à la raison, & qui doit être d'accord avec le sentiment naturel de l'homme. Si la révélation contredit ce sentiment, il faut la désavouer : elle n'est que le supplément de la conscience, & elle n'a pour objet

* La Religion.

que des vérités de ſpéculation ; elle n'apprend rien de ce qui eſt néceſſaire pour ſe bien conduire. Car les vérités myſtérieuſes (les myſteres de la foi) ne tiennent point à la morale ; Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que ſans la révélation, il y eût par-tout des gens de bien ; & ces gens de bien de tous les pays, de tous les âges, de toutes les ſectes, Béliſaire eſpére un jour être avec eux dans le ciel. Ariſtide, Titus, Caton, Antonin, Marc-Aurele, Trajan, ſe trouveront avec lui devant le trône du Dieu juſte & bon. Juſtinien eſt étonné que Béliſaire place au ciel les héros payens, Béliſaire lui répond que telle eſt ſa religion, celle qui lui peint Dieu ſous les traits les plus doux, celle qui lui annonce un Dieu qui ſe plaît à l'amour de ſes enfans, s'il ſe plaît à quelque choſe, & qui ne punit qu'autant qu'il ne pourroit pardonner. Mais comment puniroit-il ? le péché eſt une folie & une malice que Béliſaire ne conçoit pas ; c'eſt une rage abſurde & impuiſſante.

Et les méchans, lui dit Tibere, qu'en faites-vous ? ils ne ſeront point LA (dans le ciel) répond Béliſaire (ſans dire où ils ſeront, ſans parler des peines éternelles.) Il trouve que la penſée d'un Dieu vengeur le rendroit farouche, dur, impitoyable; & dans l'alternative fatale d'être incrédule, ou aſſez méchant pour avoir cette idée, il ſe rangeroit du côté des incrédules, ſans qu'on pût lui en faire un crime. Hélas ! à quoi penſeroit un mortel, ajoute-t-il, de donner pour loi ſa croyance ! Quel garant que la foi des hommes ! quand ils ſeroient infaillibles, eſt-ce un devoir pour moi de les ſuppoſer tels ? Laiſſez deſcendre la foi du ciel, elle fera des proſélytes; mais tout le zèle d'un Prince eſt inutile à la Religion, nuiſible pour lui & pour ſes Etats. Un Prince avec des Edits ne fera jamais que des rebelles ou des frippons. Il n'a pas droit d'exiger dans ſes Etats l'unité de dogmes. Les eſprits ne ſont jamais plus unis que lorſque chacun eſt

libre de penſer comme bon lui ſemble. Ce qui fait la tyrannie & l'intolérance, c'eſt l'importance que les Souverains ont le malheur d'attacher à leurs opinions; c'eſt qu'ils accordent leur faveur à un parti, à l'excluſion des autres partis rivaux. Un Prince ne doit employer d'autres armes pour faire adorer Dieu que ſes vertus bienfaiſantes. Juſtinien que cette diſpute avoit ému, ſe calme, eſt perſuadé & s'écrie : Beliſaire eſt pieux & juſte ; il aime ſon Dieu & deſire que tout l'adore comme lui. Il condamne le zèle auquel il s'étoit livré ; [c'eſt-à-dire il adopte la Religion des Déiſtes, leurs maximes & leur tolérance, que Bélisaire venoit de lui prêcher avec tout l'art dont eſt capable un de nos incrédules modernes *.]

* Voyez la Cenſure de la Faculté de Théologie ſur l'Emile de Rouſſeau, notamment les propoſitions 30, 32, 37, 42, 45, 49, 50, on y trouve la condamnation de ce Chap. XV.

Seizième Chapitre.

Le lendemain l'Empereur & Tibere en allant revoir le héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu, & la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encore à Bélisaire. Les Bulgares, qui s'étoient répandus de nouveau dans la campagne, se saisissent des voyageurs. L'Empereur les prie de les mener au château de Bélisaire. Les Bulgares y consentent : ils apprennent de Bélisaire que ce sont ses amis & ses voisins. Grand-homme, reprend le chef des Bulgares, tes amis sont libres, & ils te doivent la liberté. O Bélisaire, s'écria Justinien, quel ascendant avez-vous sur l'ame de ces peuples! Bélisaire lui raconte comment il avoit soupé quelques jours auparavant avec le Roi des Bulgares, & comme il avoit rejetté avec horreur la proposition que ce Prince faisoit de le venger. Ah! quels remords pour l'ame de Justinien, dit Justinien lui-même,

s'il fait jamais quel a été l'excès de son ingratitude. Bélisaire défend qu'on outrage l'Empereur, il veut qu'on le plaigne & qu'on respecte sa vieillesse; il expose comment ce Prince a été surpris. Justinien se précipite sur Bélisaire, le serre dans ses bras, & s'écrie, que c'est lui-même qui est ce maître injuste, ce tyran cruel qui a fait crever les yeux au plus vertueux des hommes: il se livre à tous les excès de la douleur & du désespoir. Bélisaire le rassure, l'excuse, lui pardonne. Venez, lui dit l'Empereur, venez dans ma Cour m'aider à expier mon crime. Bélisaire eut beau le conjurer de le laisser dans sa solitude, il fallut, pour le consoler, qu'il consentit à le suivre. Justinien eut auparavant la consolation d'unir Eudoxe avec Tibere. L'arrivée de Bélisaire à la Cour y jette le trouble & la consternation; mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde & la gloire de Justinien. Ce vieillard foible & découragé se contenta de lui don-

ner des larmes, & les conſeils de Béliſaire furent oubliés avec lui.

JUGEMENT

SUR

BÉLISAIRE.

VOILA l'analyſe de ce roman répandu dans le public avec une rapidité incroyable, & ſaiſi avec tant d'avidité. Le but de M. Marmontel étoit de peindre un grand homme dans l'adverſité, de montrer un héros aux priſes avec la mauvaiſe fortune ; mais à peine a-t-il ébauché quelques traits de ce tableau, que tout d'un coup il abandonne ſon ſujet, pour en traiter un tout-à-fait étranger. Au lieu de conſerver toujours cette fermeté, cette fierté majeſtueuſe qui convient à un guerrier magnanime, Béliſaire, dans pluſieurs Chapitres, à force d'être doux, devient doucereux ;

à force de vouloir attendrir le cœur, il l'affadit ; à force d'outrer le sentiment, il l'émousse : c'est la sensation que bien des personnes ont éprouvée. Il épuise tous les lieux communs de sensibilité : on s'arrête seulement à quelques petites aventures romanesques, relevées par la beauté & l'aménité du stile, sans lesquelles le roman seroit sombre & monotone depuis le commencement jusqu'à la fin ; comme il est sans unité de sujet, & sans aucun ensemble, puisque du septiéme Chapitre on peut passer au seiziéme, sans que l'espace intermédiaire soit apperçu : au contraire par cette suppression la piéce est mieux liée & mieux conduite. Tout ce rempliſſage est fait avec des piéces de rapport ajustées : ce sont des recoupes du dictionnaire Encyclopédique ; des Dialogues intercalés, dont la longueur endort, dont la subtilité fatigue, dont le sérieux attriste l'ame du lecteur.

On commence dans le septiéme cha-

pitre à entendre un froid ſermoneur ſur les devoirs de la nobleſſe. Dans le huitiéme on voit un diſſertateur indiſcret ſur la royauté & ſur le gouvernement. Dans le neuviéme un panégyriſte enthouſiaſte de la vérité & de la vertu. Dans le dixiéme, un pédagogue mélancolique & rigoureux des Rois. Dans l'onziéme un politique alambiqué qui s'épuiſe en vaines ſpéculations. Dans le douziéme, un calculateur *anti-financier* qui parle de ce qu'il n'entend pas. Dans le treiziéme, un cenſeur cauſtique de la cour. Dans le quatorziéme, un réformateur ſyſtématique & à pure perte des villes & de la milice. Dans le quinziéme, qui eſt comme le chef-d'œuvre de tout le roman, on découvre un incrédule moderne traveſti en un ſophiſte ſubtil & ſéduiſant, qui s'égare & veut égarer les autres. Dans le ſeiziéme enfin, on reconnoît un copiſte ſervile du dénouement de preſque toutes les piéces de ce genre qui ſe terminent par un mariage.

Ainſi M. Marmontel, au lieu de nous montrer dans toute ſa piéce un grand homme, un capitaine célébre que la ſageſſe & le courage n'abandonnent point au milieu des malheurs les plus affreux, oublie bientôt ce qu'il avoit annoncé, & n'offre plus à nos regards qu'un diſcoureur inſatiable, un politique viſionnaire, un enthouſiaſte qui parle bien, à la vérité, mais qui s'admire lui-même, & qui cherche des admirateurs.

BÉLISAIRE

COMPARÉ AVEC LE TÉLÉMAQUE DE M. DE FÉNÉLON.

VOILA donc le roman que l'adulation a bien oſé mettre en parallele avec le Télémaque de M. de Fénélon, avec cet ouvrage dicté par la ſageſſe, écrit par la main des Graces; dans lequel on voit partout régner la ſaine raiſon; dont les maximes

rimes ſont sûres, les leçons dignes de former les enfans des dieux de la terre. Quelle ſupériorité M. de Fénélon n'a-t-il pas ſur M. Marmontel ? Dans le premier, quelle élévation ; quel feu de génie, quelle variété d'images ; quel enchaînement de faits ! quel intérêt, quel enſemble ! Dans le ſecond, quelle ſtérilité dans l'imagination, quelle peſanteur dans les préceptes, quelle irrégularité dans l'exécution du deſſein ! Point de machine, point de reſſort ; preſque point de faits, ni de mouvemens, ni d'intrigues : ce ſont des mots ſouvent ſubſtitués à des choſes ; des diſcours au lieu d'actions. Après le ſeptiéme chapitre on ne voit plus rien, on ſe perd, on ſe noye juſqu'au ſeiziéme.

M. de Fénélon a voulu imiter Homere, & quelquefois il a ſurpaſſé ſon modèle. M. Marmontel a calqué ſon plan ſur celui de M. de Fénélon ; c'eſt Télémaque en petit, ou plutôt Télémaque traveſti. Bélisaire eſt Mentor ; Juſtinien, Idomé-

née ; Tibere, Télémaque ; Eudoxe, Antiope. Le but eſt le même, c'eſt de former un jeune prince à l'art de commander. Mais que la copie eſt foible & chétive devant l'original ! Que Bélisaire eſt empeſé, qu'il eſt aſſommant comparé avecMentor ! Celui-ci digne de ſervir d'interpréte à la déeſſe Minerve, ne dit que ce qu'il faut dire ; captive l'attention, enléve tous les ſuffrages, ſans les exiger : il charme par ſa douceur & ſa modeſtie ; il répand ſes richeſſes ſans faſte & ſans arrogance ; il parle toujours comme auroit parlé la ſageſſe. L'autre eſt un parleur *inſaturable*, un ſophiſte ennuyant, qui délaye dans un torrent de paroles les maximes qu'il avance ; il s'échauffe & s'emporte devant ſes deux voiſins, comme s'il eût harangué dans le ſénat de Rome : il traite des affaires d'état avec autant d'intérêt & de chaleur que s'il étoit à la tête du conſeil des Rois. Il répéte avec emphaſe des choſes que d'autres avant lui ont dites cent fois,

& peut-être mieux que lui. Il ne doute de rien : il ſe croit l'oracle de l'univers.

Quel rôle joue Juſtinien, comparé avec Idoménée ? Celui-ci eſt un grand Roi qui veut s'inſtruire de plus en plus; qui ſait goûter & apprécier les conſeils de Mentor ; qui ſait agir & parler. Juſtinien, cet Empereur ſi renommé dans l'hiſtoire par ſes conquêtes, par le code des loix qu'il fit rédiger, par les belles actions qui ſignalerent trente années de ſon regne, comme le dit Béliſaire lui-même ; montre une impéritie, une foibleſſe qui fait pitié. Tout ce qu'il entend lui paroît nouveau ; il ſemble qu'il paroiſſe pour la premiere fois ſur la ſcène du monde. Il ſe fait l'humble diſciple de ſon général, & *s'engoue* de toutes les paroles qui ſortent de la bouche de ſon maître. Tibere diſparoît & eſt un point preſque imperceptible devant Télémaque. Eudoxe eſt éclipſée par Antiope : elle joue un rôle aſſez indifférent.

Rien dans ſon caractere qui annonce des qualités dignes un jour de briller ſur le trône. A peine Tibere fait quelqu'attention à celle qui devoit être ſa future épouſe. Il paroit preſque dans le même moment penſer à elle, la demander en mariage, & l'obtenir. Eudoxe agit de même de ſon côté. Ce mariage bruſque & ſubit eſt un coup de théatre imprévu. Au contraire, avec quel art, quelle délicateſſe, quelle décence M. de Fénélon fixe-t-il l'attention de Télémaque ſur Antiope, & prépare-t-il de loin les nœuds ſacrés qui devoient un jour les unir. Bélisaire auroit-il fait quelque ſenſation dans le monde, s'il eût paru dans le même temps que Télémaque?

EXAMEN
DU STYLE.

QUOIQU'EN général le ſtyle de M. Marmontel ſoit clair, coulant, gracieux,

naturel, ſur-tout dans les récits qui peuvent être propoſés comme des modèles de perfection; cependant il y a pluſieurs endroits dans ce roman qui paroiſſent incompatibles avec la ſimplicité du dialogue : on trouve des penſées, des phraſes trop recherchées, trop ſubtiles trop précieuſes dans la bouche de Bélifaire. Quelques exemples pris au hazard prouvent ce que nous avançons.

» Un ſourire de la vertu eſt plus tou» chant que toutes les careſſes de la for» tune... L'ame qui eſt eſclave de la cu» pidité eſt ſans ceſſe expoſée en vente, » pour ſe livrer au plus offrant... Comme » ſi le don de plaire étoit l'équivalent de » tous les dons; celui qui le poſſéde peut » aſpirer à tout... Quelle force peut ba» lancer le goût *des plaiſirs*, l'attrait des » jouiſſances, le deſir de poſſéder l'équi» valent de tous les biens... ? Le Souve» rain peut faire que les jouiſſances les » plus ſenſibles, les agrémens les plus » doux ſoient attachés à l'eſtime publique,

» & aillent avec elle au-devant du mé-
» rite... L'homme privé s'anéantit pour
» céder au Roi ſon ame toute entiere...
» Le monarque s'ennuie à la table dès
» que l'homme eſt raſſaſié...

» La chimere du mieux poſſible de-
» vient le modèle du bien ». On dit au contraire que le mieux eſt ſouvent l'ennemi du bien.

» Qu'étoient les Décius, les Régulus,
» les Catons, ſinon des hommes dont
» l'ame *exaltée* ne vivoit que de gloire &
» de vertu ? ... La vertu peut être feinte,
» mais le vice n'eſt pas joué, dès qu'il
» s'annonce on peut le croire... L'hon-
» nête-homme n'a pour lui que ſa renom-
» mée, dont la voix ſe perd aux barrie-
» res du palais... Que l'habitude faſſe à
» l'homme un premier beſoin de ſa pro-
» pre eſtime; qu'il accoutume ſon ame
» à s'élancer hors d'elle-même, pour re-
» cueillir les ſuffrages de l'avenir; que
» le ſoin de cette exiſtence morale lui
» rende la honte plus effrayante, plus

» horrible que le néant ; la ſeule idée d'in-
» fluer ſur le deſtin des nations me fait
» exiſter hors de moi-même... Les ames,
» à qui la nature a donné de *l'énergie*, les
» ames ſuſceptibles des paſſions nobles,
» dédaigneront les objets de la vanité &
» chercheront ailleurs la gloire...

» Le luxe a peu de jouiſſances indé-
» pendantes de l'orgueil ; ſes goûts les
» plus rafinés ſont factices, & l'opinion
» qu'on attache à ſes plaiſirs vains & fan-
» taſques, eſt ce qu'ils ont de plus flat-
» teur. »

» Le luxe eſt dans un état comme ces
» mal-honêtes gens qui ont fait de gran-
» des alliances, on les ménage par égard
» pour elles, mais on finit par les enfer-
» mer, &c. » Toutes ces phraſes ſont trop jolies & trop mignardées pour Béliſaire.

Voici des phraſes dans le ſtyle encyclopédique : » Les loix ne doivent ſe mê-
» ler que d'impoſer la charge des beſoins
» publics ſur la propriété commune, en

» laiſſant intacte & ſacrée la portion de
» la ſubſiſtance, pour ne toucher qu'à
» l'excédent de l'aiſance de chaque état.
» L'opinion fera le reſte; c'eſt elle qui
» ſans gêne & ſans violence remet cha-
» que choſe à ſa place... Les mœurs ſe-
» condent les loix, & l'opinion ſoulage
» la force... Les eſpérances, les craintes,
» les récompenſes & les peines, les jouiſ-
» ſances & les privations, voilà le poids
» que la politique doit ſavoir mettre
» dans la balance de la liberté.

» L'homme n'ayant plus dans les bien-
» ſéances un motif de cupidité, & délivré
» de l'eſclavage des beſoins aviliſſans du
» luxe, ſentiroit ſe développer en lui le
» germe des ſentimens honnêtes... La
» ſenſibilité de l'ame étant émouſſée, &
» n'ayant plus l'aiguillon du beſoin, elle
» ne reconnoît ni l'attrait, ni le prix de
» la jouiſſance, & l'habitude qui rend ſi
» cruel le ſentiment de la privation, ré-
» duit à l'inſipidité la douceur des biens
» qu'on poſſéde...

» Les beſoins rendent l'homme opu-
» lent, avare; & ſon avarice eſt un mé-
» lange de toutes les paſſions qu'on ſatis-
» fait avec de l'or : mais ſi les plus arden-
» tes de ces paſſions, l'orgueil, l'ambi-
» tion, l'amour même, car il fuit la
» gloire, ne tiennent plus aux objets du
» luxe; voyez combien il perd de ſon
» attrait, & l'avarice de ſa force. Deſi-
» rer d'être utile au monde, c'eſt deſirer
» d'être éclairé. Or la vérité que doit re-
» chercher un prince, eſt la connoiſſance
» des rapports qui intéreſſent l'huma-
» nité...

Pour un ſouverain, le vrai, c'eſt
» le juſte & l'utile; c'eſt dans la ſociété
» le cercle des beſoins, la chaîne des
» devoirs, l'accord des intérêts, l'échan-
» ge des ſecours & le partage le plus
» équitable du bien public entre ceux
» qui l'opérent ». Il faut un Œdipe pour deviner ces énigmes : mais il faudroit des commentaires & des explications pour réformer ou éclaircir les phraſes ſuivan-

» Dans les eſpaces immenſes de l'er-» reur, la vérité n'eſt qu'un point ; qui » l'a ſaiſi ce point unique ? chacun pré-» tend que c'eſt lui ; mais ſur quelle » preuve ? » c'eſt le langage de MM. de Monteſquieu & Frerer, & après eux de M. Thomas ; ils prétendent que le bien moral comme le bien politique ſe trouve preſque ſur une ligne inviſible *... » Un » ſouverain ſera juſte par intérêt, mo-» déré par ambition, & bienfaiſant par » amour de ſoi-même ». C'eſt une erreur du Livre de l'Eſprit de faire enfanter les vertus par les paſſions. » D'abord l'amitié » n'eſt produite que par des vues de con-» venance, d'agrément, d'utilité ; inſen-» ſiblement l'effet ſe dégage de la cauſe, » les motifs s'évanouiſſent, le ſentiment » reſte. On y attache par habitude la » douceur de ſon exiſtence. Il en eſt de » même de la vertu ; avant de l'aimer on

* Voyez l'Examen de l'éloge de M. le Dauphin, par M. Thomas. Nous avons pris cet examen pour modele du nôtre.

» s'aime, & avant d'en avoir joui on » cherche en elle un autre bien ». Quel perſiflage pour renouveller l'erreur du livre de l'Eſprit des loix qui veut que l'intérêt ſoit la regle & la mere des vertus !

» C'eſt un mal qu'il y ait des hommes » qui puiſſent impoſer à la ſociété tous » les frais de leur exiſtence... Qui auroit » pu prévoir qu'il y auroit des ſouverains » aſſez inſenſés pour faire divorce avec » leur peuple ; & cauſe commune avec » ſes ennemis ! Un ſouverain doit ſe pé- » nétrer & s'enivrer de l'enthouſiaſme du » bien public... Je m'engage, a-t-il dû » ſe dire, à ne vivre que pour mon peu- » ple... Plus il me rend puiſſant, moins » il me laiſſe libre... L'autorité eſt fondée » ſur la volonté & ſur la force de tout un » peuple... Le ſouverain ligué avec ſon » peuple eſt riche & fort de toutes les » richeſſes de l'état... Voilà comme pen- » ſoient un Antonin, un Marc-Aurele. » Je n'ai plus rien en propre, diſoit l'un ;

» mon palais n'eſt pas à moi, diſoit l'au-» tre ; & leurs pareils ont penſé comme » eux : un ſouverain doit renoncer à l'i-» dée de propriété ». N'eſt-ce pas inſinuer que le gouvernement eſt un bien public qui appartient au peuple ſeul eſſentiellement & en pleine propriété. (Encycl. *art.* GOUVERNEMENT & *art.* AUTORITÉ.) Que le peuple eſt naturellement ſouverain, ou, pour parler comme le Miniſtre Jurieu, réfuté par M. Boſſuet *, que le peuple poſſéde naturellement la ſouveraineté ; que la ſouveraineté eſt dans le peuple comme dans ſa ſource. Ou ſelon Jean-Jacques Rouſſeau, que la ſouveraine puiſſance, le pouvoir de faire des loix réſide néceſſairement & invariablement dans le peuple, de ſorte que » cha-» que ſujet par ſon ſuffrage influe dans » la rédaction des loix ſelon la part qu'il » a à la ſouveraineté » **.

Un Roi eſt le pere & le chef d'une fa-

* Voy. Avertiſſement aux Proteſtans, N°. 49.

** Em. Tom. IV. p. 394, & ſa cenſure, p. 315.

mille qui ſe compte par millions. Un Roi a donc ſur ſes ſujets les droits qu'un bon pere a ſur ſes enfans. Et ſi » c'eſt une lâ-» che complaiſance de dire aux Rois » qu'ils régnent pour eux-mêmes ; que » leurs caprices ſont des loix ſous leſquel-» les tout doit fléchir : n'y auroit-il pas de l'audace & du danger à dire aux peu-ples » que la Cour ne revient jamais, ſoit » qu'elle ait raiſon, ſoit qu'elle ait tort... » qu'un Roi doit à ſes ſujets compte de ſes » foibleſſes, de ſes paſſions, de ſes er-» reurs ; qu'il leur donne des droits ſur » TOUT ce qu'il eſt... qu'il renonce à ſoi-» même, dès qu'il conſent à régner... com-» me Souverain qu'il n'exiſte qu'avec ſon »peuple & PAR* ſon peuple... que les peu-» ples ſe donnent un Roi**; qu'ils remet-» tent leur ſort dans les mains d'un ſeul » homme... qu'ils confient à un ſeul le ſoin » de commander à tous... que ſi la volonté

---

* Dieu dit : *Per me Reges regnant.*

** Pag. 84.

» du Roi eſt aveugle & paſſionnée, ils lui » oppoſeront la volonté réfléchie & ſage » du légiſlateur dont ils ſe ſont munis ». Comme ſi le pouvoir légiſlatif étoit ſéparé de la perſonne du ſouverain, comme ſi la plénitude de l'autorité réſidoit dans le peuple & non dans le Souverain, comme ſi c'étoit de ſes ſujets que le prince tînt l'autorité qu'il a ſur eux, & non pas de Dieu ſeul que les Rois tiennent leur ſceptre & leur couronne; de lui ſeul qu'émane tout pouvoir ſur la terre; de lui ſeul que les ſouverains ſont juſticiables; comme ſi le trône des Rois n'étoit pas placé dans le lieu le plus sûr de tous & le plus inacceſſible, dans la *conſcience* même où Dieu a le ſien, comme dit M. Boſſuet, (*Sermon ſur l'unité de l'Egliſe.*)

Ne diroit-on pas que l'on veut inſinuer à des cœurs françois des maximes encore plus repréhenſibles que celles qui ont été proſcrites par la déclaration du Clergé de France de 1682, maximes qui paroiſſent renouveller les principes

de l'Emile de Jean-Jacques Rouſſeau, condamnés le 9 Juin 1762, par Arrêt du Parlement, » comme tendans à donner » un caractere faux & odieux à l'autorité » ſouveraine, à détruire le principe de » l'obéiſſance qui lui eſt due, & à affoi- » blir le reſpect & l'amour des peuples » pour leurs Rois.

Convient-il de dire à des ſujets, que » dans leur Souverain les beſoins de » l'homme iſolé ſe réduiſent à peu de » choſe ; qu'il peut jouir à peu de frais » de tous les vrais biens de la vie, que le » cercle lui en eſt preſcrit, & qu'au-delà » ce n'eſt que vanité, fantaiſie, illuſion... » que s'il ſe frappe de l'idée de propriété, » & qu'il y attache la ſûreté de ſa vie & » de ſa couronne, il deviendra avare de » ce qu'il appellera ſon bien, il croira » s'enrichir aux dépens de ſes peuples, » & gagner ce qu'il leur ravira... qu'il » s'armera alors contre ſon peuple, & » qu'à la tête de ſon parti marcheront » l'ambition & la cupidité, &c ? Comme s'il convenoit aux ſujets de faire la regle

à leur Souverain, & de lui donner des leçons.

Mais eſt-il étonnant qu'on oſe braver le trône, quand on oſe braver l'autel; & que des hommes qui ne reſpectent pas Dieu, oublient le reſpect qu'ils doivent à ceux qui ſont ſur la terre les images vivantes de la divinité ?

Comme le but de cet écrit n'eſt pas de relever toutes les maximes de Béliſaire, qui pourroient attaquer le gouvernement, nous nous bornerons à un examen litteraire, & nous continuerons de ſuivre notre objet.

EXAMEN

DU CARACTERE

DE BÉLISAIRE.

L'IMITATION de la nature eſt le principe auquel ſe réduiſent tous les beaux arts. Un roman eſt une eſpece de poëme; les regles ſont les mêmes pour l'un

l'un & pour l'autre. Un des premiers préceptes que doit obſerver un poëte, c'eſt de ne jamais faire ſortir de leur caractere les perſonnages * qu'il introduit ſur la ſcène, de donner à chaque acteur les traits & les couleurs qui lui ſont propres. Manquer à ce devoir, c'eſt être indigne du nom de poëte; ne pas ſe conformer aux tems, aux mœurs, aux circonſtances, c'eſt pécher contre le coſtume, comme pécheroit un peintre, qui, dans un tableau habilleroit à la françoiſe un ancien romain, ou un vieux gaulois.

Voilà cependant le ridicule que M. Marmontel donne ſur-tout à Béliſaire; il fait parler un des plus fameux héros de l'antiquité, comme parleroit un bel-eſprit de nos jours. Nous pourrions citer nombre d'endroits de nos écrivains modernes ſur la politique, ſur le gouver-

* *Deſcriptas ſervare vices, operumque colores,*
Cur ego ſi nequeo ignoroque, poëta ſalutor?
Hor. in arte poët.

nement, sur la noblesse, la finance, la vertu, la cour, que l'on reconnoit dans les discours de Bélisaire; le détail nous meneroit trop loin; nous nous bornons à montrer la ressemblance frappante qui se trouve entre le quinzieme chapitre & la doctrine antichrétienne de nos prétendus philosophes.

Nous avons déja cité plusieurs phrases, tantôt d'un langage précieux & affété, tantôt métaphysique & alambiqué, souvent montées au ton de nos patriarches * de la nouvelle philosophie. Ces messieurs

* Voy. le Discours du Patriarche des Cacouacs pour la réception d'un nouveau disciple 1758. L'auteur ingénieux de l'histoire des Cacouacs, pour tourner en ridicule nos incrédules modernes, a imaginé un peuple singulier & bisarre, dont il décrit les mœurs & le jargon, dont il donne le Catéchisme, & les décisions de cas de conscience; de cette maniere il dévoile tous leurs mysteres.

Cette plaisanterie les a bien humiliés. Ce seroit un bon tour à leur jouer, que d'en faire une nouvelle édition, revue & augmentée. Eh! pourquoi n'emploieroit-on pas contre eux les armes,

ont un jargon qui leur eſt propre, & qui n'eſt entendu que d'un petit nombre d'adèptes; ils ont des articles favoris, des lieux communs, des mots privilégiés qu'ils ſe tranſmettent de main en main : ce ſont, pour ainſi dire, des manteaux de théâtre qu'ils ſe prêtent les uns aux autres, quand quelqu'un de leur *coterie* paroît ſur la ſcène. Mais avant tout,

---

puiſque ce ſont les ſeules armes qu'ils redoutent, comme le dit cet auteur ?

Le ſaint prophète Elie n'a-t-il pas raillé les 460 faux prophètes de Baal, qui crioient auſſi haut que nos incrédules ? Il convient à la vérité de rire & de ſe jouer de ſes ennemis, parce qu'elle eſt aſſurée de la victoire. *Congruit veritati ridere quia lætans; de æmulis ſuis ludere, quia ſecura. Tertul. ad Valent. c. 6.*

Si vous leur donnez des raiſons invincibles; comme a fait M. Bergier, & le ſavant auteur du Supplément à la philoſophie de l'hiſtoire; ils rient de pitié, lâchent un *quolibet*, & chantent victoire : mais ils ne tiennent pas contre les ſifflets. Leur orgueil ne peut reſiſter à cette épreuve. Volt. ſur-tout, en *convulſionne*, diſoit l'abbé Desfontaines.

ceux qui veulent être initiés à leurs myſtères, & qui aſpirent à la réputation de bel-eſprit, ſont obligés de brûler quelques grains d'encens ſur l'autel de l'incrédulité, de fléchir le genou devant ſes *crocodiles*, & chanter quelqu'hymne en ſon honneur.

M. Marmontel avoit été fidèle juſqu'à ce jour à la promeſſe qu'il avoit faite à un prélat, * digne par ſes talens & ſes vertus, de l'emploi ſublime qui lui a été confié, & qu'ont occupé à la cour les Boſſuet & les Fénélon. Il avoit dans tous ſes ouvrages reſpecté la religion : par quelle fatalité un génie comme le ſien, qui doit à un mérite réel ſa réputation, a-t-il eu la foibleſſe d'oublier ſes engagemens, de ſe proſterner devant le veau d'or, & de payer tribut à une philoſophie inſenſée ? Son plan, ſon ſujet, ſes acteurs, les tems, les lieux, ne comportoient pas un ſi terrible écart ; il a

* M. de Coët Loſquet, ancien évêque de Limoges.

violé toutes les règles, tous les préceptes de l'art, pour amener le quinzieme chapitre, dont le modèle lui a été fourni par Jean-Jacques Rouſſeau, dans la conférence du *vicaire ſavoyard* avec Emile. Le citoyen de Genève, plus téméraire, plus audacieux, répand à grands flots le venin de l'erreur & de l'impiété. M. Marmontel, plus timide, plus circonſpect, mais peut-être auſſi dangereux, rapproche les parties les plus ſubtiles de ce poiſon, en adoucit l'amertume, & d'un air de *bienfaiſance*, diſtribue les germes les plus propres à *inoculer* partout l'incrédulité. Rouſſeau, plus exact à ſuivre les préceptes de l'art, ne péche pas contre la vraiſemblance; il met ſes blaſphèmes dans la bouche d'un homme ſon contemporain. M. Marmontel s'affranchit des règles, &, malgré la diſtance de treize ſiécles, il fait répéter par le bonhomme Béliſaire, les ſophiſmes impies de nos prétendus eſprits forts, ſurtout ceux de J. J. Rouſſeau, & de l'au-

teur du poëme de la religion naturelle. Il n'eſt que l'écho de ces fameux Coryphées; quelques traits rapportés de part & d'autre, vont prouver ce que j'avance.

Conformité de Béliſaire dans le quinziéme Chapitre avec Jean-Jacques Rouſſeau, & l'auteur du Poëme de la Religion naturelle.

M. de Voltaire.

Notre religion, avec toute ſa révélation, n'eſt & ne peut être que la Loi naturelle perfectionnée *. On trouve la même propoſition dans la thèſe de l'Abbé de Prades. **

---

* Mélanges.

** En ſuivant les raiſonnemens & le contexte de cette thèſe perfide, on prend preſque tout à contre-ſens; alors on a le véritable mot de l'énigme, & l'explication de ce myſtère d'iniquité. Elle a ſervi de prototype à une foule d'ouvrages impies dont nous avons été inondés depuis cette

BÉLISAIRE.

» La révélation n'eſt que le ſupplé⸗
» ment de la conſcience : c'eſt la même
» voix qui ſe fait entendre du haut du ciel
» & du fond de mon ame... Si la voix qui
» parle à notre cœur n'eſt pas une révéla-
» tion, Dieu nous trompe, tout eſt perdu.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Vous ne voyez dans mon expoſé que la Religion naturelle; il eſt bien étrange

époque, dans leſquels l'irréligion détruit réellement d'une main ce qu'elle avoit ſemblé bâtir de l'autre. Politique funeſte enſeignée par le dictionnaire encyclopédique : Toutes les fois, dit-il au mot ENCYCLOPÉDIE, qu'un préjugé national (*les vérités du Chriſtianiſme*) mérite du reſpect, nous l'expoſons à ſon article particulier, reſpectueuſement, avec tout ſon cortége de vraiſemblance & de ſéduction ; mais nous renverſons bientôt cet édifice de fange, &c. De même M. Marmontel, pour faire illuſion, dit d'abord : »Dieu nous a donné deux guides qui doivent être » d'accord enſemble; la lumiere de la foi & celle » du ſentiment » : mais auſſi-tôt il détruit la foi & ne reconnoît plus d'autre guide, d'autre ſoutien que ſa conſcience. *Crimine ab uno diſce omnes.*

qu'il en faille un autre ; montrez-moi ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la ſociété, & pour mon propre avantage aux devoirs de la loi naturelle... Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement ? *

BÉLISAIRE.

» Ma conſcience eſt mon guide & mon » ſoutien ; c'eſt elle qui m'annonce un » Dieu, elle qui m'en preſcrit le culte, ** » elle qui me dicte ſa Loi... Elle me » fait connoître le vrai, le juſte, l'hon- » nête, le menſonge & la vérité, le bien

* Em. tom. 3. p. 132. 133. *de l'Edit. brûlée.*

** La conſcience ne peut pas preſcrire le culte extérieur, public & uniforme que Dieu veut qu'on lui rende, & qu'il a établi pour être le lien de la ſociété. Voyez la néceſſité de la révélation, dans l'admirable Diſcours de M. Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle ; & la lettre 2, p. 55, du Déiſme réfuté par lui-même. Chez Humblot, Libraire à Paris, rue S. Jacques. Cet ouvrage ſeul ſuffit pour réfuter ce quinziéme Chapitre.

» & le mal... » (*Pourquoi donc faudroit-il une révélation?*) Telle eſt ma religion; (*une religion purement naturelle*) qu'on la propoſe à tous les peuples, toutes les voix de la nature vont s'élever en ſa faveur.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

A l'égard des dogmes, ma raiſon me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. *

BÉLISAIRE.

Dieu auroit-il donné l'aſcendant irréſiſtible de l'évidence, à ce qui n'eſt qu'une erreur? ... Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible déſavoue, la foi ne peut l'aſſurer ... La lumière de la foi doit être d'accord avec celle du ſentiment. (*La foi cependant aſſure les myſtères qui combattent l'orgueil de notre raiſon; elle aſſure l'éternité des peines contre laquelle ſe révolte notre ſentiment naturel.*)

---

* Em. tom. 3, p. 145, 150.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Leurs révélations * ne font que dégrader Dieu en lui donnant des paſſions humaines. Et l'auteur du poëme de la religion naturelle, dit en parlant des Chrétiens & de Dieu :

Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux, Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.

BÉLISAIRE.

Des hommes ſuperbes, jaloux, mélancholiques (*les Chrétiens*), me repréſentent le Dieu que je dois adorer, comme un tyran triſte & farouche ... Ils le font colere & violent comme eux; ils lui attribuent leurs vices.

J. J. ROUSSEAU.

Mon cœur ne ſeroit pas attiré vers le Dieu terrible (*des Chrétiens*) : votre Dieu, *leur dirois-je*, n'eſt pas le nôtre; il n'eſt pas le Dieu clément & bon que ma rai-

* La révélation des Chrétiens. Em. tom. 3. pag. 123.

ſon me montre . . . Je me garderois bien de quitter la religion naturelle, pour embraſſer celle-là.

BÉLISAIRE.

Une religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaiſant, eſt la vraie, & tout ce qui répugne à mes idées & à mon ſentiment, n'eſt pas de cette religion. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable (*comme elle me rendroit en m'annonçant un Dieu vengeur*) je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu : dans l'alternative, fatale d'être incrédule, ou d'être méchant (*juſqu'à te croire un Dieu terrible*), je fais le choix qui t'offenſe le moins : (c'eſt-à-dire, *je me range du côté des incrédules.*)

J. J. ROUSSEAU.

Ne me demandez pas ſi les tourmens des méchans ſeront éternels. Je l'ignore, & je n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Si la juſtice ſuprême ſe venge, elle ſe venge dès

cette vie. Que le méchant ſoit heureux ainſi que moi, loin d'exciter ma jalouſie, ſon bonheur ne ſera qu'ajouter au mien *.

BÉLISAIRE.

Eſt-il beſoin qu'il y ait tant de réprouvés! Je ſuis certain que Dieu ne punit, qu'autant qu'il ne peut pardonner... Il m'a créé faible, il ſera indulgent. Je plains ceux qui ſont moins éclairés ou moins dociles; mais j'eſpere pour eux en la bonté d'un père... qui fait au monde *tout le bien qu'il peut*. Si d'un côté ma raiſon me dit que l'homme juſte & bienfaiſant eſt cher à la Divinité, de l'autre elle ne me dit pas que (*le méchant*) eſt l'objet de ſes vengeances.

J. J. ROUSSEAU.

La Providence n'empêche pas l'homme de faire le mal, ſoit que de la part d'un être ſi faible, le mal ſoit nul à ſes

* Em. tom. 3, p. 89, 90.

yeux, ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté.

BÉLISAIRE.

Dieu ſait que je n'ai ni la folie, ni la malice de vouloir l'offenſer; c'eſt une *rage* impuiſſante & abſurde que je ne conçois même pas... Si je me trompe, au moins ſuis-je aſſuré que mon erreur eſt *innocente*.

J. J. ROUSSEAU.

Il faut être homme de bien (1). Quiconque eſt vraiment tel, en croit aſſez pour être ſauvé. Je crois toutes les religions bonnes, quand on y ſert Dieu convenablement. Tout homme de bien, dans quelque religion qu'il vive de bonne foi, peut être ſauvé (2).

Et M. DE VOLTAIRE (3).

Uſages, intérêts, culte, loix, tout differe;
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit; le reſte eſt arbitraire.

(1) Lettre, p. 86.
(2) Em. tom. 3. p. 184.
(3) Poëme de la Religion naturelle.

BÉLISAIRE.

C'eſt avec tous les gens de bien, de tous les pays, & de tous les âges, que le pauvre aveugle Bélisaire ſe trouvera devant le trône du Dieu juſte & bon.

M. DE VOLTAIRE.

Dans le Poëme de la Religion naturelle :

Penſe-tu que Socrate & le ſage Ariſtide,
Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide;
Penſes-tu que Trajan, Marc-Aurele & Titus,
Noms chéris, noms ſacrés que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons ſont livrés en partage,
Par le Dieu bienfaiſant dont ils étoient l'image.

BÉLISAIRE.

Je ne puis me réſoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Ariſtide, de Marc-Aurele, de Caton, il y ait un éternel abyme... La *cour* du Dieu qui m'attend ſera compoſée de ces Titus (1), de

(1) Tous idolâtres & qui par conſéquent avoient violé la loi naturelle, qui défend de rendre à la créature le culte d'adoration dû à Dieu. Caton coupable d'un ſuicide, crime contraire à

ces Trajan, de ces Antonin qui ont fait les délices du monde. M. de Voltaire dit seulement qu'ils ne sont pas livrés en partage aux fureurs des démons : M. Marmontel va bien plus loin que son maître, il veut qu'ils soient dans la *cour* céleste, & qu'ils occupent les premiers rangs ; car il les place devant le trône du Dieu juste & bon. Voilà ce qu'il appelle se peindre Dieu sous les traits les plus doux ; voilà selon lui, & selon ses partisans, ce qui fait aimer davantage l'Etre suprême : comme si on pouvoit honorer la bonté divine, en outrageant sa sainteté & sa justice ; comme si tromper les hommes c'étoit les éclairer. L'Au-

---

la nature, ainsi que les infames débauches, dans lesquelles se plongeoit Trajan & même Aristide ; Marc-Aurele, respectable par sa sagesse, mais ridicule par l'extravagance de ses superstitions ; Antonin, persécuteur comme eux des Chrétiens, dont ils pouvoient connoître la religion. Si avec ces crimes on est sauvé, il n'y a plus de réprouvés.

teur des Lettres Juives avoit déja dit : * Le ciel eſt comme un palais qui a quatre portes où l'on peut aborder des quatre côtés du monde. Les Juifs y vont par le chemin de l'Orient, facile & uni ; les Chrétiens, par celui de l'Occident, raboteux & mauvais ; les Turcs, par celui du ſeptentrion, encore plus gâté ; les Religions des Indes & de l'Amérique, par celui du midi, rempli de boue, & entouré de précipices : mais enfin on y arrive.

J. J. Rousseau.

Ce que Dieu veut qu'un homme faſſe il ne lui fait pas dire par un autre homme, il le dit lui-même, il l'écrit au fond du cœur ** ... Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe... Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée... Pourquoi faut-il des intermédiaires entre Dieu & moi!... Quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pour-

* Lettre 64.

** Em. tom. 3, p. 177.

quoi

quoi faut-il qu'il ait besoin d'interprêtes ?

M. DE VOLTAIRE.

La nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit . . . . . .
Aurons-nous bien l'audace en nos foibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ses loix immortelles....
Quoi, le monde est visible, & Dieu seroit caché !

BÉLISAIRE.

Hélas, à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance! S'il croit sur la foi des hommes, quels garans pour lui & pour moi! Quand ils seroient infaillibles, est-ce un devoir pour moi de les supposer tels! & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident!... Laissez descendre la foi du Ciel, elle fera des prosélites... La vérité luit de sa propre lumière... Dieu n'a pas besoin de vous, pour soutenir sa cause, comme il n'en a pas besoin pour que le soleil se lève, & que les étoiles brillent au ciel. (*Ainsi l'enseignement de l'église est inutile*).

J. J. Rousseau.

Ou l'homme apprendra ſes devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir (1).

Bélisaire.

Chaque homme répond de ſon ame. C'eſt donc à lui & à lui ſeul à ſe décider ſur le choix (*d'une religion*).

J. J. Rousseau.

Négligez tous ces dogmes myſtérieux... Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale... Quant aux dogmes qui n'influent ni ſur les actions, ni ſur la morale, je ne m'en mets nullement en peine (2)... Chacun n'a que ſon jugement pour maître, quant aux opinions qui ne tiennent point à la morale, qui n'influent en aucune maniere ſur les actions, & qui ne tendent pas à tranſgreſſer les loix. (3)

(1) Em. tom. 3. p. 157.
(2) Em. tom. 3. p. 91. 94.
(3) Lettre, pag. 78.

BÉLISAIRE.

» Les vérités myſtérieuſes, & qui ont » beſoin d'être révélées, ne tiennent » point à la morale; examinez-les bien. » Dieu les a détachées de la chaîne de » nos devoirs, afin que ſans la révéla- » tion, il y eût par tout des honnêtes » gens (*& par conſéquent des gens ſauvés; car, ſelon M. Marmontel, ils le ſeront.*) Si la Providence a rendu indépendans de ces vérités ſublimes, l'ordre de la ſociété, l'état des hommes... Pourquoi les Souverains ne font-ils pas comme elle ?

J. J. ROUSSEAU.

A Dieu ne plaiſe que je prêche jamais aux hommes le cruel dogme de l'intolérance (1)... que je rende à l'intolérance le poignard (2)... Ce dogme contraire à la bonne morale... Dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres (3)... Tous les partis

(1) Em. tom. 3, p. 172.
(2) Contr. ſoc. l. 4. c. 8. (3) Lettre, p. 72. 86.

ont été perſécuteurs & perſécutés... La raiſon de la tranquillité publique eſt toute contre les perſécuteurs. La religion n'excite jamais de trouble dans l'état, que quand le parti dominant veut tourmenter le parti faible, ou que le parti faible, inſolent par principe, ne peut vivre en paix avec qui que ce ſoit.

La paix, (1) la paix enfin que l'on trouble & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

Les perſécutions étendent & perpétuent les nouveautés, parce que les hommes s'y attachent à proportion de ce qu'ils ſouffrent pour elles (2).

BÉLISAIRE.

» Si les princes faiſant de ce monde un » enfer, tourmentent au nom du Dieu » de paix, ceux qu'ils devroient aimer » & plaindre, on croira de deux choſes » l'une, ou que leur religion eſt barbare, ou qu'ils ne ſont pas dignes d'el-

(1) Poëme de la Religion nat.

(2) Siécle de Louis XIV, tom. 2. p. 239.

» le ... Qu'ils laiſſent au démon l'infer-
» nal emploi de miniſtre de ſes ven-
» geances ... Ne voyez-vous pas qu'en
» donnant le droit du glaive à la vérité,
» vous le donnez à l'erreur ... C'eſt l'at-
» tention qu'on a donnée aux nouveautés,
» qui a produit tant de novateurs ...
» C'eſt l'importance que les ſouverains
» ont le malheur d'y attacher ... C'eſt
» la faveur qu'ils accordent à une ſecte,
» à l'excluſion de toutes les ſectes riva-
» les, &c, qui fait que l'opinion eſt ja-
» louſe, tirannique, intolérante ... (1)

(1) Au contraire, M. Freret dans ſon ouvrage impie contre les apologiſtes de la religion, ouvrage qui vient d'être réfuté victorieuſement, par M. Bergier, principal du collége de Beſançon, aſſure, comme le miniſtre Jurieu, que le chriſtianiſme doit ſon accroiſſement à la violence des empereurs chrétiens contre les payens, & que, ſans cette ſévérité, le paganiſme ſeroit encore *debout*. Voilà comme le menſonge eſt en contradiction avec lui-même. M. Marmontel prétend que l'attention, l'importance, les édits, les perſécutions produiſent tant de novateurs, &

Avec des édits on ne fait jamais que des rebelles, des frippons... des martyrs... des hypocrites... des fanatiques... » Les miniſtres d'un Dieu de paix re- » commandent une contrainte tirannique, & une inflexible rigueur..... » Les eſprits ne ſont jamais plus unis, » que lorſque chacun eſt libre de penſer » comme *bon lui ſemble*... Que (*tout*) » culte ſoit volontaire & libre. »

Il ſuivroit de ces principes que nous devons tolérer les hérétiques, les quaquers, les libertins, les déiſtes, les athées; vivre en ſociété avec toute ſorte de monſtres; tolérer toutes les opinions, celles qui renverſent la religion chrétienne; celles que le contrat ſocial de Jean-Jacques Rouſſeau oſe avancer; cel-

M. Freret prétend, lui, que ce ſont les édits, les loix, les violences des empereurs chrétiens qui ont empêché le paganiſme d'être encore *debout* aujourd'hui; & il diminue beaucoup le nombre des perſécutions contre les chrétiens, & celui des martyrs de Jeſus-Chriſt.

les qui ſont attentatoires à la vie & à la couronne des ſouverains. On doit frémir d'horreur à la vue des conſéquences affreuſes du ſyſtême de tolérance que nos déiſtes s'efforcent d'accréditer. Il n'eſt perſonne qui en ait plus beſoin qu'eux, & qui en mérite moins; parce qu'il n'eſt perſonne qui faſſe plus de mal à l'état & à la religion, dit l'auteur qui a réfuté les erreurs de M. de Voltaire (1).

Je ne finirois pas, ſi je montrois tous les traits de reſſemblance de Béliſaire avec nos déiſtes. Ce que j'ai dit eſt ſuffiſant, pour prouver que M. Marmontel fait parler ſon héros ſur le ton de nos nouveaux philoſophes; qu'il l'habille de leurs *haillons*, & que, même aux yeux de ſes admirateurs, il ne doit pas avoir, dans ſes maximes révoltantes, le plus petit mérite de la nouveauté.

Nos incrédules ſe vantent d'être les hérauts de la vérité (2) & les bienfaiteurs

(1) Tom. 2. p. 288.

(2) Ils affichent la vérité; ils étalent par-tout

du genre humain, parce qu'ils prononcent avec emphaſe le nom de la vérité, & celui de la bienfaiſance; parce que ſans ceſſe ils crient : *Ne ſoyons ni perſécuteurs ni cruels, ni barbares; ne tourmentons pas les hommes, ne les égorgeons pas, ne les brûlons pas; laiſſons aux démons leur infernal emploi.* Pour dire de cent façons différentes, la même choſe, faut-il un grand effort de génie? prêcher ces maximes qui ne ſont que le cri de la nature, c'eſt ce que leurs panégiriſtes enthouſiaſtes appellent *faire aimer Dieu en dépit de la Sorbonne.* Mais s'ils oſoient penſer & dire le contraire, il faudroit les enchaîner comme des furieux. Et quel eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais cru qu'il fallût perſécuter, tourmenter, égorger, brûler

---

la vertu; il ſemble qu'ils en aient à revendre: & leurs écrits enfantent tous les jours des monſtres, & déshonorent la France. C'étoit auſſi le cri de guerre des Manichéens : *Et dicebant, veritas, veritas; & multùm eam dicebant mihi, & nunquam erat in eis.* S. Aug. Conf. l. 3. c. 6.

ſes ſemblables ? La juſtice vindicative que les ſouverains & que les magiſtrats exercent au nom de Dieu, eſt bien différente *de la contrainte tyrannique, de la cruauté & de la barbarie.* Les déiſtes ne croient pas un Dieu vengeur ; prétendent-ils de même ôter le glaive aux princes de la terre ? Quelle folie abſurde, impuiſſante, & inconcevable

Contradictions & défauts de vraiſemblance dans le caractère de BÉLISAIRE.

EST-IL vraiſemblable que Béliſaire qui étoit ſoumis » aux loix (1) de la religion & de l'état ; qui étoit lui-même » un exemple de juſtice, de modération » & de continence « ; qui, pour ſignaler ſon reſpect pour la religion de Jeſus-Chriſt, après la conquête d'Afrique, fit

(1) M. le Beau, tom. 10, *de l'hiſtoire du bas-Empire.*

porter en triomphe, parmi ſes autres trophées, les livres des ſaints évangiles enrichis d'or & ornés de diamans précieux (2), parle en philoſophe payen; repréſente l'intolérance de la religion chrétienne, comme une *calamité* affligeante, à laquelle il veut intéreſſer Tibere; qu'il ſe faſſe l'apologiſte enthouſiaſte d'une doctrine anti-chrétienne; & qu'il place dans le ciel des hommes coupables d'excès les plus infames. Eſt-il convenable de lui faire répéter tous les lieux communs de nos incrédules modernes? tandis qu'il pouvoit puiſer dans les maximes évangéliques de ſi grands motifs de conſolation; des moyens touchans pour attendrir les cœurs; & déployer le vé-

---

(2) Καὶ βίβλοι τῶν θείων Εὐαγγελίων χρυσῷ περιλαμπόμεναι πάντῃθεν, καὶ λίθων παντοίοις γένεσι ποικιλλόμεναι.

Et libri ſanctorum Evangeliorum undique auro refulgentes, & omni genere lapillorum diſtincti. *J. Zonaræ annalium*, *tomo* 3. *p.* 54.

ritable héroïſme que le chriſtianiſme ſeul inſpire, ſoutient & couronne dignement. Si Béliſaire, qui pardonne à ſes ennemis, eût parlé comme Corneille fait parler Polieucte, quel eſt le lecteur qui n'auroit pas été enlevé ?

Eſt-il croyable que Béliſaire, après avoir été victime de l'envie & de la calomnie, oſe encore donner priſe ſur lui dans ſa ſolitude, où il ne doit ſonger qu'au tombeau, comme il le dit lui-même? Comment a-t-il l'imprudence de s'expoſer encore à de nouvelles diſgraces, en s'ingérant de régler l'état, en critiquant la cour & le gouvernement, en donnant lieu, par ſes propos, peut-être à des applications dangereuſes, & à des alluſions malignes ? Il eſt vrai qu'il exige de ſes deux auditeurs leur parole de ne rien divulguer, ſous le règne de Juſtinien, de ce qu'il va leur débiter dans ſes converſations : mais ſi ſes conſeils peuvent être utiles à l'état, pourquoi ne pas ſervir ſa patrie le plutôt

qu'il eſt poſſible ? Pourquoi ſacrifier l'intérêt commun à la crainte d'affliger l'empereur ? Si ſes conſeils ne devoient avoir leur effet qu'après la mort de Juſtinien, ne riſquoit-il pas de les donner à pure perte ?

Eſt-il probable que Bélisaire, que ſes malheurs auroient dû inſtruire, aime aſſez peu ſa fille pour la donner en mariage à un jeune ambitieux, comme Tibere, avide de ſe *pouſſer* auprès des grands, d'être admis dans l'intimité des princes ; qui ſe croit né pour jouer un rôle brillant ſur la ſcène du monde, & qui par conſéquent s'expoſe aux orages de la cour, aux revers de la fortune ; qui eſt deſtiné peut-être à éprouver un jour le même ſort que ce héros infortuné ? quelle philoſophie ! Où eſt donc le grand homme qui mépriſe les vanités du ſiécle ! où eſt cette ame noble & ſimple, qui donnoit à ſa fille des leçons & des exemples de ſageſſe & de modération ; & qui, pour la rendre heu-

reuſe, ſe contentoit de lui dire un moment auparavant, que Dieu étoit bon, qu'il auroit ſoin *des bonnes gens ;* & qu'elle devoit regarder la vie comme un petit voyage, où l'on eſt dans la barque aſſez mal à ſon aiſe, mais dont le port ſera délicieux ?

A qui fera-t-on accroire qu'un vieux militaire accoutumé à l'horreur des combats, un vieux ſoldat bruſque & ſincere, qui a vécu au milieu des allarmes, qui eſt écraſé de malheurs & de diſgraces, s'aviſe de rafiner ſur le ſentiment ; qu'il ſe pare tantôt des fleurs de l'éloquence & de l'aménité d'un rhéteur, tantôt s'enveloppe dans une métaphyſique profonde & abſtraite ; étale une connoiſſance faſtueuſe de toutes les parties du gouvernement ; parle de politique, de finance, de religion ; preſque point de l'art militaire, ſur lequel il lui convenoit bien mieux de donner des leçons ?

EXAMEN

DU CARACTERE

DE JUSTINIEN.

Défaut de bienſéance.

MAIS ce qui eſt bien indécent, c'eſt le rôle mépriſable que joue Juſtinien. Il eſt à chaque mot hors de lui-même ; il jette ſans ceſſe des cris de douleur, des profonds ſoupirs ; il eſt toujours pénétré, attendri, confondu. Il ſort de tous les entretiens la larme à l'œil, le cœur déchiré. C'eſt vraiment une *parade* larmoyante.

Quelle humiliante ſatisfaction ne fait-il pas à la fin du roman ? » Il eſt mal-» heureux & le plus malheureux des hom-» mes : ſa douleur eſt le tourment d'une » ame déchirée. « C'eſt moi, dit-il, » qui ai donné au monde cet horrible

» exemple d'ingratitude, & de cruauté. » Ce maître injuſte, ce tyran barbare » qui vous a réduit à la mendicité, c'eſt » lui que vous embraſſez. Laiſſez-moi » ſubir à vos pieds l'humiliation que je » mérite. J'oublie un trône que j'ai ſouil- » lé, une couronne dont je ſuis indi- » gne. C'eſt la pouſſiere, que vous fou- » lez, que je dois mouiller de mes lar- » mes. C'eſt-là que mon front doit ca- » cher l'opprobre dont il eſt couvert. «

Ainſi parle ce prince que Béliſaire retenant dans ſes bras ſentoit ſuffoqué de ſanglots. Y a-t-il jamais eu pénitent auſſi contrit? comment a-t-il pu contenir juſqu'alors ſa douleur & empêcher qu'elle n'éclatât? Pourquoi différer ſi long-tems à faire cet aveu? Tandis qu'il ſe pâme, qu'il ſe déſeſpere, Béliſaire lui dit froidement: » Hé bien Sei- » gneur, allez-vous ſuccomber au repen- » tir d'une faute? vous voilà dans l'abat- » tement, *comme ſi* vous étiez le pre- » mier homme que la calomnie eût ſé-

» duit, ou que l'apparence eût trompé! » mais votre erreur fût elle un crime, y » a-t-il *de quoi* vous dégrader & vous » avilir à vos propres yeux «! Et tout à coup cet ami de la vérité, cet ennemi des flatteurs, devient un courtisan qui prodigue l'encens & les louanges à un prince qui, presque dans tout le roman, paroît imbécile & digne de pitié.

» Que votre ame, *lui dit-il*, se releve au » souvenir de tout le bien que vous » avez fait aux hommes ». Il détaille ensuite les belles actions de cet empereur, » la gloire d'avoir délivré vingt peuples » du joug des barbares, d'avoir réparé par » ses bienfaits les ravages de tous les » fléaux, d'avoir pendant 30 ans marqué » son règne par des travaux utiles ». Enfin il le flatte jusqu'à lui dire assez platement; » non, grand prince, un mo» ment de *surprise* ne doit pas vous ôter » l'estime de vous-même, & le courage » de la vertu. »

Défaut

Défaut de vérité dans le caractère de Juſtinien :

Ou le quinzième chapitre réfuté par lui-même.

Comment peut-on ſuppoſer que Juſtinien applaudiſſe au diſcours anti-chrétien de Bélifaire, tandis que par ſes propres paroles il refute le fameux *quinzième chapitre?* En effet, il trouve d'abord étrange que ce général ſe faſſe une religion ſi douce; (1) qu'il vante avec excès la lueur foible & trompeuſe de la raiſon: (2) il ſe récrie de ce qu'il oſe placer dans la *cour* céleſte les héros payens: (3) il dit à Tibere de ne point prendre pour guide l'enthouſiaſme de ce vieillard, (4) qui n'eſt pas profond dans ces matieres: (*Et il y paroît bien.*)

(1) pag. 233.
(2) p. 237.
(3) p. 239.
(4) p. 238.

Il s'étonne de ce que Bélisaire traite de *rage* absurde & impuissante, de folie & de malice impossible, le péché par lequel l'homme se révolte contre son créateur; de ce qu'il se peint Dieu bienfaisant, sans ajouter qu'il n'en est pas moins un Dieu terrible; (1) de ce qu'il le voit uniquement favorable, tandis que toute la nature atteste ses vengeances; (2) de ce qu'il sauve tout le monde, tandis que, s'il est doux d'aimer son Dieu, il est aussi juste de craindre la rigueur de ses décrets. Justinien ne comprend pas comment Bélisaire détache de la chaîne de nos devoirs les vérités mystérieuses: (3) il lui oppose les rapports intimes & nécessaires que les mœurs publiques ont avec la croyance; rapports, dit-il, dont il n'est pas possible de douter. Il voit avec douleur Bélisaire traiter d'*emploi infernal*, qu'il faut laisser au démon, (4)

(1) 235.
(2) p. 241.
(3) p. 243.
(4) p. 244.

le devoir le plus ſaint impoſé aux princes, celui d'être les miniſtres des volontés du ciel. Il lui reproche de faire abandonner aux princes la cauſe de Dieu; (1) de ne plus donner de frein à la liberté d'agir, dès qu'il n'en donne aucun à la liberté de penſer; (2) de troubler le repos des états, qui dépend de l'union des eſprits, dès qu'il prétend au contraire que les eſprits ne ſont jamais plus unis que lorſque chacun eſt libre de penſer *comme bon lui ſemble.* Il le trouve bien hardi & bien téméraire de mettre en queſtion, (3) ſi un prince chrétien a le droit d'exiger dans ſes états l'unité de dogme & de culte. Il finit en diſant au jeune Tibere, qui étoit ſéduit par les raiſons captieuſes de ce vieillard : ce qui m'afflige, c'eſt qu'il rend le zéle d'un prince inutile à la religion (4).

Comment un prince qui a ainſi ex-

(1) p. 250.
(2) p. 251.
(3) p. 248.
(4) p. 242.

primé ſes véritables ſentimens, ſentimens auxquels Béliſaire n'oppoſe aucunes raiſons ſolides, mais ſeulement les ſophiſmes ſurannés, & le clinquant faſtueux de l'incrédulité; comment peut-on ſuppoſer qu'il calme tout à coup ſon émotion, qu'il demeure convaincu & perſuadé, & qu'il s'écrie : (1) » Béliſaire (*qui veut détruire la religion ſurnaturelle, la foi des myſtères, le zèle des princes chrétiens*,) » Béliſaire eſt pieux & » juſte : il aime ſon Dieu, il deſire que » tout l'adore comme lui. «

Comment faire approuver la tolérance & l'indifférence à ce prince qui avoit ordonné que les hérétiques & les athées fuſſent chaſſés de ſes états; que les écrits impies des novateurs fuſſent brûlés, & qui avoit défendu de les tranſcrire, ſous peine d'avoir le point coupé (2).

---

(1) p. 254.

(2) Hiſt. Eccléſ. par M. Fleury, année 536, & Baronius, ſixième ſiècle.

Comment rendre dupe de ſophiſmes captieux, ou complice de l'irréligion, un prince éclairé, dont la légiſlation a rendu le nom immortel, dit le ſavant & le judicieux M. le Beau : (1) un prince que l'hiſtoire nous repréſente ſouvent dans ſon cabinet bien avant dans la nuit, ſans garde, converſant ſur les matieres de religion avec les plus vieux & les plus ſaints évêques; & qui avoit porté les conſtitutions les plus ſages & les plus utiles à l'égliſe. (2) C'eſt ce prince qui trahit les intérêts du ciel; c'eſt lui qui inſulte aux miniſtres d'un Dieu de paix, qui leur reproche de ne lui avoir *jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, & qu'une inflexible rigueur.* Quel contraſte!

Comment faire adopter une religion bien *douce*, bien commode, ſans la

(1) Tom. 9, pag. 13 & 14. de l'hiſt. du bas-empire.

(2) *Voyez* l'Hiſt. Eccl. par M. Fleury, tom. 7. année 528. *cet article eſt intéreſſant.*

foi des mysteres, sans la pratique des œuvres de pénitence à cet empereur dont les austerités surprenantes, & les jeûnes extraordinaires sont rapportés dans l'histoire ecclésiastique (1) d'une maniere si édifiante? Puisque pendant le carême, il ne prenoit de nourriture que de deux jours l'un, encore n'étoit-ce que des herbes sauvages détrempées au sel & au vinaigre en petite quantité, sans pain, & ne buvoit alors que de l'eau.

Cet empereur qui pendant trente ans avoit fait bénir son règne, comme le dit Bélisaire lui-même; qui avoit eu tant de négociations à conduire, tant d'intérêts à ménager, tant de paix à conclure, tant de conquêtes à conserver, un si vaste empire à gouverner; il plaît à M. Marmontel de le dégrader & de l'avilir, contre la foi des historiens les plus sensés.

---

(1) Hist. Eccl. de M. Fleury, tom. 7

Ce qui a malheureuſement flétri la gloire de Juſtinien, ce n'eſt pas le zèle qu'il a eu pour la religion ; c'eſt au contraire d'avoir quelquefois manqué d'en défendre les intérêts, d'avoir abondé en ſon ſens, d'avoir voulu *faire le théologien* (1) ; d'avoir démenti à la fin de ſa vie les heureux commencemens de ſon règne : comme ce qui a déshonoré Béliſaire, c'eſt la protection qu'il accorda quelquefois aux hérétiques, & la perſécution qu'il fit ſouffrir au pape Sylvére, pour complaire à ſa femme Antonine, & à l'imperatrice Théodora.

(1) M. le Beau, tom. 9.

CARACTERES DE TIBERE, D'EUDOXE ET D'ANTONINE.

TIBERE ne joue pas dans ce roman le rôle qu'il auroit du jouer : il paroît avec quelqu'éclat sur la scène dans les premiers chapitres ; le reste du tems il fait un personnage qui doit contraster avec son caractère. Un jeune militaire tout brûlant du feu de la gloire, dans un âge où il ne respire que les combats & les actions d'éclat ; au lieu de faire raconter à Bélisaire ses campagnes, ses victoires, ses triomphes ; au lieu d'apprendre de ce fameux général l'art de la guerre ; est-il naturel qu'il aille se morfondre à entendre un vieillard discourir à perte de vue sur des matieres qui devoient bien moins l'intéresser & le charmer ?

Est-il naturel que le jeune Tibere, sans

doute tendre & sensible, paroisse à peine penser à Eudoxe dans le cours du roman ; & que tout-à-coup transformé en Roland passionné, il demande avec ardeur le trésor que possède Bélisaire, trésor qui lui est aussi-tôt accordé : » je ne puis » mieux le placer, dit le vieillard : à ces » mots il fait appeller Eudoxe. Ma fille, » lui dit-il, (*sans autre préliminaire*) em- » brassez les genoux de l'empereur & de- » mandez lui son aveu, pour donner » votre main au vertueux Tibere. » Eudoxe fait un moment *des façons ;* mais le frémissement & l'horreur que lui inspirent le nom & la vue de Justinien se calment bientôt, & l'empereur a sur le champ la consolation d'unir ces deux époux. Il faut avouer que voilà le mariage d'une impératrice éventuelle bientôt conclu, & sans grande formalité.

Le portrait d'Eudoxe n'est pas mieux dessiné. Cette infortunée, après avoir gémi sur les malheurs de sa famille, ne paroît plus sur la scène que pour servir elle-

même à son pere un *plat de légumes*, qu'elle auroit bien dû laisser apporter par le bon Anselme, cet ancien serviteur qui figure aussi dans l'hyper-drame; & pour mettre le comble à l'indécence, cinq ou six jours après avoir assisté aux funérailles de sa mere, elle donne son cœur à Tibere. Quel modèle à proposer à de jeunes filles! Si M. Marmontel n'eût pas mieux observé les bienséances dans ses autres contes moraux, il n'auroit certes point mérité les suffrages des personnes honnêtes & judicieuses.

Ce n'est point ainsi que l'illustre Fénélon a dépeint Antiope la future épouse de Télémaque: s'il eût fait un roman sur Bélisaire, quelles richesses d'imagination n'auroit-il pas déployées, quel feu, quel intérêt, il auroit sçu mettre dans ce tableau! que de traits vifs, mâles & vigoureux ce sujet auroit prêté à la fécondité, à la force, à la régularité de son pinceau!

Que dirons-nous d'Antonine, épouse

de Bélisaire ? cette femme avec les forces que donne *la rage*, ne s'élance du lit où elle étoit languissante, que pour tomber presque aussi-tôt dans les bras de la mort, à la vue de son époux infortuné.

Le portrait que l'histoire nous a laissé de cette Antonine, n'est rien moins que beau ; cependant il paroît que M. Marmontel a voulu l'embellir, puisqu'il la représente comme digne d'être *adorée* par sa fille ; puisque, malgré ses galanteries & ses méchancetés, Bélisaire est assez généreux pour la placer dans le ciel, & assez bon pour dire à sa fille : » après avoir expié *les erreurs* de sa vie, ta » mere jouit d'une éternelle paix, c'est » elle qui nous plaint d'être obligés de » lui survivre ; ... du sein de son Dieu, » elle ne voit ce monde que comme un » point dans l'immensité ... cette froide » immobilité où elle laisse sa dépouille, » annonce le calme où son ame est » plongée. *Cependant elle venoit d'expirer en blasphémant.*

On auroit donc pu la repréſenter ici ſous les traits d'Agrippine, épouſe de Germanicus; ou de Julie, épouſe de Pompée : quelques converſations de Béliſaire avec Antonine ſur la maniere dont elle & ſa fille avoient ſupporté leurs diſgraces, & leurs infortunes; ſur ce qui s'étoit paſſé pendant qu'il étoit dans les fers, auroient certainement été plus convenables, & moins étrangères au ſujet, que les longues & faſtidieuſes diſſertations du vieillard avec ſes deux voiſins : ſans doute de peur qu'elle ne les interrompît, & qu'elle ne fît des reproches à ſon mari d'avoir encore l'ambition de ſe mêler, juſque dans ſa ſolitude, *des affaires d'état*, on s'eſt hâté de la faire mourir. M. Marmontel eſt aſſurément un beau diſcoureur, mais un foible inventeur.

RÉCAPITULATION.

Il ſuit de cet examen que M. Marmontel a violé les régles de l'art ; défaut moins pardonnable dans un écrivain qui nous a donné une poétique, ſans doute digne de ſes autres ouvrages : nous lui oppoſons celle d'Horace ; & nous faiſons voir que la fiction de Bélifaire n'eſt pas conforme aux préceptes de ce grand maître.

Premier Précepte. (1)

Il faut que l'Auteur conſulte longtems ſes talens & ſes forces ; s'il eſt maître de ſon ſujet, il ſaura l'ordonner avec clarté, le revêtir d'expreſſions convenables.

(1) *Sumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam*
Viribus..... cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.

On diroit que la grandeur du ſujet étoit ſupérieur aux forces de M. Marmontel, puiſqu'il ne l'a pas rempli. L'ordonnance eſt vicieuſe, puiſque le ſeiziéme chapitre devroit être placé immédiatement après le ſeptiéme. Le ſtyle & les expreſſions ne ſont pas convenables, puiſqu'il y a bien des phraſes repréhenſibles.

Second Précepte. (1)

Quelque ſujet que vous traitiez, qu'il ſoit ſimple & un; que les pieds, la tête, & toutes les parties, forment un tout d'une ſeule nature; que le début annonce la ſuite & la fin de l'ouvrage. Un auteur doit peindre d'après la renommée,

---

(1) *Sit quodvis ſimplex duntaxat & unum.*
Pes . . . caput uni
Reddatur formæ . . .
Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge...
Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum...
Ficta voluptatis cauſâ ſint proxima veris.

ou s'il crée un nouveau ſujet, il faut que toutes les parties ſe conviennent. Il faut ſur-tout que les fictions ſoient vraiſemblables. M. Marmontel a eu intention de peindre un grand homme dans l'adverſité; toutes les parties du tableau ne répondent pas à cette idée. M. Marmontel n'a pas ſuivi la renommée dans le caractere de Juſtinien, & il a démenti celui qu'il donnoit à Béliſaire. On voit d'abord aux priſes avec l'adverſité, un héros qui dégénére enſuite en un diſcoureur métaphyſique, & un bel-eſprit à la mode.

Eſt-il vraiſemblable qu'après un an ſeulement, Béliſaire ne reconnoiſſe plus la voix de Juſtinien, & que toute ſa famille ne reconnoiſſe pas l'empereur dans ces fréquentes viſites. *L'incognito* de Juſtinien eſt mal imaginé.

*

TROISIÈME PRÉCEPTE. (1)

Les discours d'un acteur doivent avoir le ton qui convient à sa situation : manquer à cette bienséance, c'est s'exposer à être sifflé : il faut s'attacher aux traits qui caractérisent les mœurs. Les discours de Bélisaire ne conviennent point à son état ni à son caractere : il ne doit pas critiquer la cour & le gouvernement ; il est absurde qu'il attaque la religion sainte qu'il professe, & qui étoit la religion de l'empire Romain.

Justinien ne parle pas comme un Empereur, auquel on ne peut refuser de l'esprit & des talens, de l'ame & des sentimens dignes d'un prince. Il est trop petit devant Bélisaire ; il est dupe des sophismes de ce vieillard aveugle.

---

(1) *Si dicentis erunt fortunis absona dicta,*
Romani tollent equites peditesque cachinnum....
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores.

Eudoxe

Eudoxe n'agit pas comme une fille décente & sensible à la mort de sa mere. Son mariage avec Tibere est trop brusque ; il n'est point amené, ni préparé.

Tibere n'a point le caractere, ni les traits qui lui conviennent. Un jeune militaire, bouillant & impétueux, ne doit point se plaire à entendre sans cesse prêcher & dogmatiser ; & un vieux militaire doit être charmé de parler du métier des armes, & de ses explois guerriers.

QUATRIÉME PRÉCEPTE (1).

Un auteur doit toujours courir au dénouement, comme on voit dans Homere, dans Virgile, dans M. de Fénélon, dans le roman Anglois de Miss Clarice, &c. Ce n'est que dans un ou-

(1) *Semper ad eventum festinat, & in medias res*
Non secùs ac notas auditorem rapit.....
..... Qui multùm cessat, fit Chœrilus ille...
Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.

vrage de longue haleine, qu'il eſt permis de s'oublier quelques momens & de ſommeiller. C'eſt ce qui excuſe Homere dans quelques narrations qui ſont trop longues. Dans le roman moral de Béliſaire, il n'y a point d'enchaînement ni de ſuite. Après les ſix premiers chapitres, on ne voit plus, juſqu'au dernier, qu'une enfilade de diſſertations. Dans un ouvrage auſſi court que celui de M. Marmontel, peut-on l'excuſer d'avoir ſubſtitué des diſcours à des actions, & d'être ſi verbeux dans ſes dialogues?

CINQUIÉME PRÉCEPTE (1).

Un auteur ne doit pas étaler quelques lambeaux de pourpre qui brillent; c'eſt dans ſon propre fond qu'il doit puiſer ſes richeſſes.

---

(1) *Purpureus latè qui ſplendeat unus & alter*
Aſſuitur pannus...
Moveat cornicula riſum,
Furtivis nudata coloribus....

M. Marmontel a inſéré dans ſon roman des hors d'œuvres, des diſſertations étrangeres, des morceaux brillans, mais déplacés.

Il répéte les principes, les penſées, les expreſſions qui ſe trouvent dans mille autres. Il penſe, dans le quinzieme chapitre, d'après Bayle & nos philoſophes modernes, & notamment d'après Jean-Jacques Rouſſeau, & l'auteur du poëme de la religion naturelle : il a violé ſes engagemens, pour s'enrôler & combattre ſous les étendards de ce vieux guerrier, qui compte déja plus de quarante campagnes contre la religion chrétienne.

Sixiéme précepte (1).

Comme la poëſie eſt née pour produire le plaiſir, ſi elle ne monte pas au plus haut point, elle tombe au plus bas.

---

(1) *Sic animis natum inventumque poëma juvandis,*
Si paulùm à ſummo diſceſſit, vergit ad imum...
Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Or, le point de perfection, c'eſt de mêler l'utile à l'agréable.

Qu'eſt-ce que la fable de M. Marmontel, comparée à celle de M. de Fénélon; je l'ai fait voir, c'eſt un avorton. Il eſt vrai qu'il récrée, qu'il intéreſſe dans quelques endroits; ſur-tout dans le commencement, on trouve des ſituations touchantes; mais ſes réflexions politiques ne feront pas grand bien, (1) & les principes contenus dans le quinzieme chapitre, ne peuvent faire que beaucoup de mal; rien de plus propre à flétrir les lauriers d'un écrivain célebre par le rang qu'il tient dans la littérature, &

(1) En effet, nous ſommes inondés depuis peu de livres ſur le gouvernement. Des hommes obſcurs, incapables de ſe gouverner eux-mêmes, & ne connoiſſant ni le monde, ni la cour, ni les affaires, ſe ſont aviſés d'inſtruire les rois & les miniſtres, & même de les injurier. *Comment. ſur Corneille, tom.* 3, *p.* 242 *de la premiere édition. Gen.* 1764; *in*-8.

à procurer à ſes véritables amis & à lui-même, bien des amertumes.

Le ſeul parti qui lui reſte, c'eſt de ne point rougir de dire publiquement, (1) hélas ! je me ſuis livré aux erreurs d'une ſageſſe inſenſée ! aujourd'hui je ſuis forcé de retourner ſur mes pas, & de reprendre la route dont je m'étois écarté.

Puiſſe ſa bouche, de concert avec ſon cœur, exprimer ſon repentir d'une maniere ſi perſuaſive, que ſon retour ſincere à la vérité, ramene ceux qui auroient pu s'égarer auſſi dans les ſentiers ténébreux de l'erreur ! il comblera de joie le paſteur (1) zélé, mais charitable, entre les bras duquel il s'eſt jetté avec confian-

---

(1) . . . . . .

Inſanientis dùm ſapientiæ
Conſultus erro, nunc retrorſùm
Vela dare, atque iterare curſus
Cogor relictos.

Lib. 1. Ode 35.

(2) M. Marmontel a écrit à M. l'archevêque de Paris pluſieurs lettres, dans leſquelles il té-

ce ; il consolera une académie, qui depuis son origine compte parmi les membres qui la composent, ce qu'il y a de plus illustre dans l'église, de plus respectable dans la magistrature, de plus grand & de plus éclairé dans l'état : il verra voler aussi-tôt au-devant de lui les cœurs les plus vertueux ; ils applaudiront à son courage : sa gloire & ses talens en recevront un nouvel éclat ; & son ame généreuse & sensible, goûtera tout le prix & toute la douceur de ce triomphe.

---

moigne la douleur la plus vive du scandale qu'il a donné, & offre de faire toutes les rétractations & soumissions que ce prélat jugera convenables.

FIN

De l'imprimerie de P. Al. le Prieur, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.

MÉTHODE

Que l'on a ſuivie dans cet Examen.

SUJET *de l'Examen.* page 1
Analyſe de Béliſaire par Chapitres. 3
Jugement ſur Béliſaire. 29
Le Béliſaire de M. Marmontel comparé avec le Télémaque de M. de Fénelon. 33
Examen du ſtile de Béliſaire. 36
Penſées & phraſes trop recherchées & trop precieuſes. 37
Penſées & phraſes dans le ſtyle encyclopédique, & qui pourroient bleſſer le gouvernement. 39 & ſuiv.
Examen du caractere donné par M. Marmontel à Béliſaire. 48
Conformité de Béliſaire dans le quinzième chapitre, avec J. J. Rouſſeau & l'auteur du poeme de la religion naturelle. 54
Contradictions & défauts de vraiſemblance dans le caractere de Béliſaire. 73

Examen du caractere donné par M. Marmontel à Juſtinien. Défaut de bienſéance. 78

Défaut de vérité, ou le quinzième chapitre réfuté par lui-même. 81

Caracteres de Tibere, d'Eudoxe, & d'Antonine. 88

Récapitulation par laquelle on fait voir que M. Marmontel n'a pas obſervé les régles de l'art, dans ce roman dramatique. 93

Concluſion. 101

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un manuſcrit qui a pour titre : *Examen du Bélisaire de M. Marmontel*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 14 Avril, 1767.

RIBALLIER.